

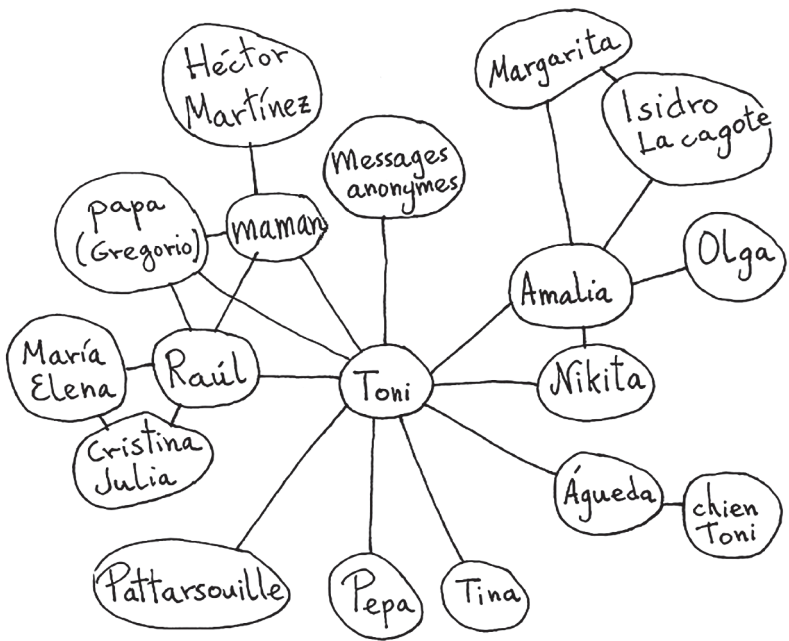
FERNANDO ARAMBURU

Oiseaux de passage

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

À la Belle.



AOÛT

1. Un jour vient où, même si on est un empoté, on finit par comprendre des choses. Tel était mon cas au moment de l'adolescence, ou même un peu plus tard, car j'ai eu une croissance plutôt lente, et, à en croire Amalia, défectueuse.

La déception a succédé à l'étonnement, et depuis je traîne les pieds sur le sol de la vie. À une certaine époque, je m'identifiais aux limaces. Non parce qu'elles sont laides et visqueuses, ou parce que j'ai eu une sale journée, mais parce que ces bestioles ont une drôle de façon de se déplacer dans l'existence, caractérisée par l'indolence et la monotonie.

Je ne vais pas durer longtemps. Un an. Pourquoi un an ? Aucune idée. Mais c'est ma dernière limite. Amalia, à l'apogée de sa haine, me reprochait de n'avoir jamais mûri. Les femmes possédées par la rancœur ont coutume de cracher ce genre d'insultes. Ma mère, elle aussi, détestait mon père, ce que je comprends. Lui aussi se détestait, d'où sa propension à la violence. Ils nous ont donné un drôle d'exemple, à mon frère et à moi-même ! Ils salopent notre éducation, ils nous brisent intérieurement et espèrent qu'ensuite on sera droits, reconnaissants, affectueux, épanouis.

La vie ne me plaît pas. Si belle qu'elle soit, selon certains chanteurs et certains poètes, elle ne me plaît pas. Qu'on ne vienne pas me chanter les beautés des couchers de soleil, de la musique ou des rayures du tigre. Tous ces décors, aux chiottes ! Je trouve que la vie est une invention perverse, mal conçue et encore plus mal réalisée. J'aimerais beaucoup que Dieu existe pour lui demander des comptes. Pour lui dire en face ce qu'il est : un bon à rien. Dieu

doit être un vieux beau qui, du haut de ses sommets cosmiques, passe son temps à contempler les espèces qui s'accouplent, s'affrontent et s'entredévorent. La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas. Et malgré cela, je lui refuse l'absolution.

Quand j'étais petit, j'aimais la vie. Je l'aimais beaucoup, même si je ne m'en rendais pas compte. Le soir, à peine couché, maman m'embrassait sur les paupières avant d'éteindre. Ce que je préférais chez ma mère, c'était son odeur. Mon père sentait mauvais. Pas mauvais au sens pestilentiel du terme, mais il se dégageait de lui, même quand il s'arrosait de parfum, une odeur qui déclenchait chez moi un rejet instinctif. Un jour où ma mère était clouée au lit par une de ses migraines, mon père, à la cuisine (je devais avoir sept ou huit ans), voyant que je refusais de manger ma tranche de foie et que j'avais des haut-le-cœur rien que de la regarder, sortit son énorme pénis et me dit, furibond : "Pour en avoir un comme ça un jour, tu vas devoir en bouffer, du foie." Je ne sais pas s'il a fait pareil avec mon frère, beaucoup plus choyé que moi. Il semblerait que mes parents le trouvaient fragile. Lui n'est pas de cet avis, il considère que c'était moi le chouchou.

En grandissant, la vie a commencé à beaucoup moins me plaire, mais elle me plaisait encore. Maintenant, elle ne me plaît plus du tout, et je n'ai pas l'intention de déléguer à la nature le choix de l'heure à laquelle je devrai rendre les atomes que je lui ai empruntés. J'ai prévu de me suicider dans un an. J'ai même fixé la date : le mercredi 31 juillet au soir. C'est le délai que je m'accorde pour mettre mes affaires en ordre et comprendre pourquoi je ne veux pas rester en vie. J'espère que ma détermination est ferme. Pour le moment, elle l'est.

À certaines époques, je voulais être un homme au service d'un idéal, en pure perte. Il ne m'a pas été donné non plus de connaître l'amour véritable. J'ai feint avec habileté, parfois par compassion, parfois pour recevoir en récompense des mots aimables, un peu de compagnie ou un orgasme, à l'image, semble-t-il, de ce que faisaient et font les autres. Lors de l'épisode de la tranche de foie, mon père a peut-être voulu me manifester son amour. Le problème, c'est qu'il y a des choses qu'on ne comprend pas, parce qu'on ne les perçoit pas, même si elles sont là, et parce que l'amour imposé par la force, ça ne me convient pas. Suis-je

un pauvre type, comme le répétait Amalia ? D'ailleurs, qui ne l'est pas ? L'ennui, c'est que je ne m'accepte pas comme je suis. Je n'aurai aucun regret à quitter ce monde. J'ai encore un visage avenant, en dépit de mes cinquante-quatre ans, et quelques qualités dont j'ai su tirer parti. J'ai la santé, je gagne bien ma vie, j'ai un accès facile à la sérénité. Peut-être m'a-t-il manqué une guerre, comme à papa. Lequel compensait son désir inassouvi de combattre en exerçant sa violence sur les siens, sur tout ce qui pouvait perturber son rythme vital et sa personne. Encore un pauvre type.

2. Nous passions tous les quatre nos vacances d'été dans un village de la côte d'Alicante. Papa, écrivain raté, sportif raté, érudit raté, gagnait sa vie en donnant des cours à l'université ; maman, judicieusement décidée à s'émanciper de la dépendance financière du mari, était employée dans un bureau de poste. Côté finances, tout allait aussi bien que possible pour une famille de classe moyenne dans l'Espagne d'alors. Nous avions une Seat 124 bleue achetée neuve ; Raulito et moi, nous fréquentions une école privée ; en août, la famille pouvait s'offrir le loyer d'un appartement avec terrasse et piscine communautaire, non loin de la plage. Je dirais presque que nous possédions tout le nécessaire pour être raisonnablement heureux. À cet âge, quatorze ans, je pensais que nous l'étions.

Je devais repasser une matière en septembre. Je montrai mon bulletin de notes, maman poussa des soupirs réprobateurs et eut aussitôt la migraine ; papa avait des réactions primaires, il me flanqua une bonne gifle, me traita d'abruti et se replongea dans la lecture de son journal. Rien de tout cela n'altérait la placidité de ma vie. En réalité, déjà dans mon enfance je voulais être père quand je serais grand, pour frapper mes enfants. Très jeune, je considérais ce comportement comme un moyen éducatif privilégié. Mais par la suite, je n'ai pas été capable d'élever la voix devant Nikita, et on voit le résultat.

Pendant les vacances que j'évoque ce soir, celles de l'été où j'avais raté une matière, je fus témoin d'une scène à l'issue de laquelle un clignotant rouge s'alluma dans ma cervelle. En revenant un soir du minigolf, je fis une blague à Raulito : je glissai un

lézard dans son dos, sous son tee-shirt. Des histoires de gamins. Il prit peur. Ce n'était pas facile pour lui d'avoir un frère comme moi. Un jour, à l'âge adulte, à la fin d'une fête de famille, il m'accusa d'avoir massacré son enfance. Je le regardai. Que faire ? Je choisis la solution la plus commode. Je lui demandai pardon. "Mieux vaut tard...", répliqua-t-il, rongé par une haine longuement incubée.

Quand Raulito sentit la présence du lézard, il sursauta de la façon comique que j'attendais. Évidemment, il trébucha, perdit l'équilibre et tomba sur un terre-plein empierré, le long d'une plantation de citronniers. Il se releva comme si de rien n'était, mais en voyant ses genoux ensanglantés, il se mit à brailler à pleins poumons. Je lui ordonnai de se taire. Ne voyait-il pas qu'il allait m'attirer des ennuis ? Maman, qui était dans la maison, entendit les hurlements et sortit, affolée ; papa la suivait, détendu, sans doute furieux qu'un stupide incident familial ait interrompu sa lecture, sa sieste ou je ne sais quoi d'autre. Maman vit le sang et, sans demander ce qui s'était passé, me flanqua une gifle. Papa, un peu à contrecœur, m'en flanqua une autre. D'une façon générale, maman frappait avec plus d'application, mais elle faisait moins mal. On emmena Raulito au dispensaire de la Croix-Rouge, sur le front de mer. Il revint une heure plus tard avec un pansement à chaque genou, le museau tartiné de glace. Et il osait encore soutenir qu'il n'était pas le chouchou de la famille ?

Pour me punir, on me priva de dîner. À table, tous les trois étaient silencieux, plantant leur fourchette dans d'épaisses tranches de tomates à l'huile et au sel, pendant que je les observais furtivement, en pyjama, en haut de l'escalier en colimaçon. J'essayais par signes de dire à mon frère de me monter à manger plus tard ; mais cet idiot ne tournait pas la tête vers moi. Sur la cuisinière fumait une casserole pleine de soupe. Maman servit une assiettée à Raulito. Mon frère baissa la tête, comme pour inhaler la vapeur qui lui montait au visage. Je défailtais de jalousie et de faim. Maman revint à la casserole avec l'assiette de papa ; elle la remplit et cracha dedans, en douce. Cracher n'est pas le mot exact. Elle laissa plutôt tomber un filet de bave, qui resta quelques instants suspendu à ses lèvres avant de se détacher. Aussitôt après, elle mélangea le tout avec la louche et déposa

l'assiette devant papa. Du haut de l'escalier, j'avais envie de le prévenir ; mais je devais d'abord comprendre ce qui se passait. Mes parents se disputaient souvent. Se seraient-ils encore disputés, raison pour laquelle ils dînaient sans échanger un mot ni un regard ? Je me demandais si ma mère avait aussi craché dans ma nourriture. La bave de maman était peut-être nourrissante ; mais en ce cas pourquoi en avait-elle privé l'assiette de Raulito ? Pourquoi cette discrimination à l'égard de ce pauvre chérubin ? Cracher en douce dans la soupe du mari était peut-être une vieille coutume, apprise dans son enfance en observant sa mère ou une de ses tantes.

3. Et si je ne manque pas de courage au moment décisif, qu'advient-il de Pepa ? Je ne peux pas la refiler à Pattarsouille, il en fait déjà bien assez, il s'occupe souvent d'elle et la prend chez lui certains soirs. Heureusement que je me suis accordé un an pour résoudre ce problème important, et quelques autres de même calibre. Pepa vient d'avoir treize ans. Il paraît qu'il faut multiplier par sept pour connaître l'âge humain équivalent ; même si on ne peut attribuer à toutes les races canines la même espérance de vie. Si elle était une dame, Pepa serait maintenant nonagénaire. Les vieilles personnes de cet âge seraient ravies de gambader comme cette chienne. En réalité, elle appartient à Nikita. Je pourrais donc aller attacher cet animal à la porte de son squat quelques heures avant de mettre fin à mes jours. Pour le moment, je ne vois pas d'autre solution.

Amalia refusait farouchement tout animal domestique à la maison. Nous n'en avions jamais eu. Quand surgit l'idée du chien, elle ne cessa d'énumérer les inconvénients. Les chiens salissent, exigent une attention constante, apportent des parasites, génèrent des frais, tombent malades, se battent avec les autres chiens, s'agitent, mordent, pissent, chient, empestent. On se prend d'affection pour eux et leur mort nous déprime. Je n'ai pas l'impression qu'Amalia était très délicate quand elle calculait le coût d'une injection létale.

Au début, je n'approuvais pas non plus l'idée d'un chien à la maison. Le garçon avait un argument décisif : les parents de son meilleur pote de l'école lui en avaient acheté un, et il ne voulait pas avoir l'air minable. Je me rendis compte que Nikita insistait

quand il était seul avec moi. Je compris qu'il essayait de me gagner à sa cause en cachette de la mère inflexible. À l'évidence, j'étais pour lui le maillon faible, ou du moins le plus abordable de l'état-major familial. Il ne s'exprimait pas de cette façon, mais je n'avais aucun mal à percer sa pensée. Ce qui, loin de me déranger, m'attendrissait. Au fond, ce n'était pas un mépris à l'égard de son père, mais une sorte d'identification. Solidaires dans la faiblesse, ce n'était qu'en unissant nos forces contre la femelle dominatrice que nous aurions des chances d'atteindre les objectifs qu'on se fixerait, lui et moi. Et bien entendu on les fixa. À un moment donné, c'est surtout moi qui manifestai le désir d'avoir un chien. Pour arriver à mes fins, je mobilisai les petites ruses d'un homme analytique, didactique, professoral. J'échouai. Je demandai conseil à Marta Gutiérrez, la seule personne du lycée qui m'inspirait assez confiance pour lui soumettre un problème personnel. Saurait-elle, lui demandai-je, persuader une femme intraitable de se ranger à l'avis des autres lors d'un conflit familial. Elle me demanda s'il s'agissait de la mienne. "Non, en général. – Il n'y a pas de femmes en général. – Bon, d'accord, la mienne." Je lui racontai l'histoire du chien et décrivis dans les grandes lignes le tempérament d'Amalia. Elle me conseilla de solliciter son intelligence émotionnelle, à quoi je répondis que je n'aurais pas mieux compris si elle m'avait parlé chinois. Je n'avais qu'à, répondit-elle, semer dans l'esprit d'Amalia un peu de mauvaise conscience. Comment ? Mon fils et moi, on devait se montrer mélancoliques et malheureux, et la persuader que c'était sa faute. Alors, il était possible qu'elle se trouve injuste, ou du moins mal à l'aise, qu'elle se mette à douter et finisse par céder, au moins pour avoir la paix. D'après Marta Gutiérrez, cette stratégie ne fonctionnait pas toujours ; mais on ne perdait rien à essayer.

Elle fonctionna, mais il fallait d'abord accepter les conditions et les règles imposées par Amalia, qui conclut par une déclaration sans appel : elle ne consacrerait pas un instant à cette bête. Pas question pour elle de l'emmener en promenade, de lui donner à manger, rien de tout ça. Et pour prouver qu'elle ne parlait pas en l'air, le premier jour elle refusa tout contact avec la chienne. Cette petite bête ne comprenait pas ces gestes de rejet, elle voulait grimper aux jambes d'Amalia, et secouait la queue en gage

d'amitié. "Qu'est-ce que tu attends pour la caresser ?" dis-je à Amalia. Elle répondit en pointant l'index sur un endroit précis : "Qu'est-ce que tu attends pour nettoyer ça ?" La chienne avait pissé sur le tapis. D'abord avec de l'eau et un chiffon, ensuite avec le sèche-cheveux, je réussis à éviter la tache et l'odeur. L'urine des petits chiens ne sent presque rien. Amalia, méfiante, se mit à quatre pattes pour vérifier. Elle se moqua de tous les noms qui nous passaient par la tête. Nikita et moi, on la mit au défi : "Vasy, trouves-en un. – Pepa", dit-elle sèchement. "Pepa, pourquoi ? – Pour rien." Et ce fut le nom qu'on lui donna.

4. Le premier message anonyme que je trouvai dans la boîte aux lettres était manuscrit, et tout le texte était en majuscules. "Une tocade d'un voisin maniaque", me dis-je. L'idée ne m'effleura pas non plus qu'avec ce message commençait une série qui devrait durer près de douze ans. J'en fis une boulette que je jetai dans une flaque quand je sortis, à la nuit tombée. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il contenait une admonestation d'à peine deux lignes, parce que je n'avais pas ramassé le caca de la chienne, et que l'une des phrases contenait le mot *cochon*. J'ai toujours au moins deux sachets en prévision dans ma poche ; j'avoue qu'au début (mais seulement au début), il m'arrivait d'être plongé dans mes réflexions, ou de penser aux cours du lendemain, ou plus simplement d'avoir la flemme de me baisser et, convaincu que personne ne me voyait, d'ignorer les excréments de Pepa, où qu'ils soient tombés. Ce message sans nom ni date était peut-être adressé à Nikita, qui parfois aussi emmenait la chienne se promener. Je ne soufflai mot de cette histoire à Amalia.

5. Je ne sais plus pourquoi on est allés tous les quatre à Paris au début des années 1970, au lieu d'aller par exemple à Tolède ou dans une ville plus proche, un endroit où les gens s'expriment dans notre langue. Papa bafouillait vaguement le français ; maman, pas un mot. Une autre raison du voyage était peut-être d'impressionner les voisins ou de prouver à la parentèle que nous étions une famille harmonieuse et prospère.

Il y avait un fleuve. Je n'en connaissais sans doute pas le nom à l'époque, ou peut-être que si. Quelle importance ? Je ne saurais

dire non plus sur quel pont on était ni où on allait. Ce que je n'ai pas oublié, c'est que je traînais à six ou sept pas en arrière. Papa et maman marchaient devant, Raulito entre eux deux. Ils le tenaient par la main et semblaient directement branchés sur lui. J'avais la sensation qu'ils l'aimaient plus qu'ils ne m'aimaient. Pire encore, qu'ils l'aimaient, lui, mais pas moi, ou qu'ils s'occupaient de lui et qu'ils m'avaient abandonné. À tout moment je pouvais être renversé par une voiture ou une moto, et eux, sans avoir remarqué l'accident, poursuivraient leur chemin sans se douter de rien. L'idée du désintéret qu'ils manifestaient à mon égard m'était douloureuse. C'est alors que je remarquai la balustrade facile à franchir, au-dessus du fleuve, ses eaux troubles et paisibles où se reflétait le soleil de l'après-midi. Je me rappelle nettement le bruit de l'impact et ma surprise au moment de la brutale sensation de froid. En tombant, j'avais entendu les cris d'une femme.

Avant que j'aie de l'eau plein la bouche, des mains puissantes me ramenèrent à la surface. Papa perdit ses chaussures dans le fleuve. Les années suivantes, il racontait avec fierté ce qu'il considérait comme la plus belle prouesse de sa vie. Au fond, il était ravi que je lui aie abîmé sa montre, une montre-bracelet sans doute très chère qui avait appartenu à son père. Souvent, sa fibre héroïque prenait le dessus. À choisir entre sa montre et son fils, il n'avait pas hésité un instant.

Ni maman ni lui ne me grondèrent. Maman était tellement affolée et reconnaissante qu'au milieu des gens qui nous entouraient sur les berges elle serra papa dans ses bras et lui picora le visage de baisers. Papa aimait à plaisanter, disant que j'étais né deux fois. La première, maman m'avait donné la vie ; la seconde, il me l'avait redonnée.

Je me rappelle, dans la chambre de l'hôtel, le portefeuille noir, le passeport, les francs en billets et diverses affaires de papa qui séchaient sur les meubles. Le soir, on fêta au restaurant que je ne me sois pas noyé et papa but une bouteille de vin à lui seul. Il se fit une grosse tache violette sur sa chemise ; mais cette fois, maman ne trouva sans doute pas convenable de le lui reprocher.

6. Hier, je suis allé voir maman. Comme d'habitude, je me suis assuré que la voiture de Raúl n'était pas au parking. Si elle y

est, je ne monte pas. Ailleurs, ça m'est égal d'avoir une conversation avec lui ; mais quand je vais voir maman, je la veux toute pour moi. Si rien ne m'en empêche, je vais à la résidence une fois par semaine, mais ces derniers temps, je l'avoue, je n'ai pas été très régulier. Il est important de s'assurer que maman reçoit à toute heure un traitement digne. Jusqu'à présent, pas de plaintes. Fréquemment, je demande des renseignements sur son état de santé et je m'arrange pour que le personnel du centre remarque que j'inspecte la chambre, fouille l'armoire et les affaires de ma mère. Raúl en fait autant. C'était son idée, d'être vigilants, au risque de passer pour des casse-pieds, et j'ai accepté. Il y a des vieux que personne ne vient voir. On les colle dans cette résidence comme on se débarrasse d'un objet inutile. Je peux imaginer que les soignants s'occupent surtout de ceux dont la famille peut apparaître à tout instant, protester auprès de la direction et publier une critique dans la presse ou sur les réseaux sociaux, au cas où quelque chose ne serait pas dans les règles.

Il y a longtemps que maman ne nous reconnaît plus. Au début, un coup dur pour Raúl, qui a même pris un congé maladie pour dépression. Son état avait peut-être d'autres causes, aggravées par la panne de cerveau de maman. Je ne suis pas certain d'avoir envie de les connaître. Il n'est pas impossible non plus que mon frère ait inventé cet arrêt de travail pour me prouver une chose dont je ne m'étais pas rendu compte, mais qui confirmerait sans doute que face à un problème donné, affaires, situation, il réagirait correctement et moi de travers.

La dégradation de la santé mentale de maman a été progressive. Je crois comprendre que l'alzheimer la dispense de ce qu'on appelle le sentiment tragique de la vie. Il suffit de voir comment elle s'éteint, plongée dans l'apathie. Raúl lui a apporté un jour une photo d'elle, au cas où soudain elle aurait eu un instant de lucidité. Cette breloque est toujours là, encadrée, bien en vue sur la table, aussi utile qu'un animal empaillé.

Dans les limites du possible, elle va bien. Le dos un peu tordu, et très maigre. Hier, au moment où j'allais prendre l'ascenseur, une aide-soignante m'a informé que madame ma mère venait de trouver le sommeil. J'ai pris place à côté de son lit et je l'ai observée à loisir. Je lis la sérénité sur ses traits. Ce qui me ravit. Si je la

voyais souffrir, j'en deviendrais fou. Elle respire paisiblement et je crois percevoir l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres. Dans son sommeil, elle voit peut-être des images du passé, mais je doute qu'elle puisse leur donner un sens.

Je pressens que maman sera encore en vie l'année prochaine, à la même date. Si quelqu'un lui apportait alors la nouvelle de mon décès, elle ne la comprendrait pas. Elle ne remarquerait même pas que je ne lui rendais plus visite. Un autre avantage de la maladie d'Alzheimer.

À un moment donné, j'ai approché la bouche de son oreille et j'ai murmuré : "Je vais m'ôter la vie l'été prochain, le dernier jour de juillet."

Ma mère a continué de dormir sans broncher.

J'ai ajouté : "Une fois, je t'ai vue cracher dans la soupe de papa."

7. Je me suis beaucoup intéressé à l'interview d'un conducteur de métro. Une page entière dans le journal. À propos des gens qui se jettent sur les voies et des séquelles psychologiques que cet incident, assez fréquent, laisse sur l'homme qui est aux premières loges de ce suicide et qui ne peut l'empêcher, même s'il a le réflexe d'actionner aussitôt les freins. Tous les candidats au suicide n'atteignent pas leur objectif. D'après les statistiques, plus de la moitié survivent, et assez souvent avec des mutilations horribles. La lecture de ce dernier détail m'a donné des frissons. L'idée de finir paralysé ou cul-de-jatte dans un fauteuil roulant n'est pas une perspective très exaltante. Qui s'occuperait de moi ?

En fin d'après-midi, au bar d'Alfonso, j'ai révélé mon plan à Pattarsouille. J'avais un besoin urgent de connaître une opinion qui ne soit pas la mienne, or il est, aujourd'hui, mon seul ami. La réaction de Pattarsouille mérite d'être qualifiée d'euphorique. Et moi qui croyais qu'il allait être horrifié et qu'il essaierait de m'en dissuader par tous les moyens !

J'ai d'abord cru qu'il se payait ma tête. Je lui ai posé la question sans tourner autour du pot. Alors, il m'a avoué que la tentation de s'ôter la vie le hante depuis plusieurs années. Il ne manque pas de raisons, bien sûr, à commencer par son problème physique, même si son pantalon et sa chaussure cachent bien sa prothèse.